

# Introduction

## Vie et œuvre de Theodor Storm

Né le 14 septembre 1817 à Husum, petite ville du Slesvig, celui-ci étant alors danois, Hans Theodor Storm était le fils aîné de l'avocat Johan Casimir Storm et de Lucie Woldsen. Son père, jugeant que le niveau des études secondaires dans ce trou perdu était insuffisant, l'envoya terminer son parcours scolaire au célèbre « Katarineum » de Lübeck (que devraient fréquenter également, mais quelques décennies plus tard, les frères Heinrich et Thomas Mann). Grâce à son ami Ferdinand Röse, il s'initia à la littérature allemande moderne et se montra surtout impressionné par les *Lieder* de Heinrich Heine, les œuvres de Joseph von Eichendorff et le « Faust » de Goethe. Dès Pâques 1837, il entama des études de droit à Kiel, Comme cette université lui paraissait insignifiante, il poursuivit ses études à Berlin. Lorsque Röse quitta cette ville pour retourner à Kiel, il imita son ami. C'est alors, en 1839, qu'il se lia d'amitié avec les frères Mommsen, Tycho et Theodor<sup>1</sup>. Il rassembla avec eux des légendes, des contes et des chants du Slesvig-Holstein, que

---

1 Theodor Mommsen devait devenir le plus célèbre historien allemand. Il fut le premier auteur de langue allemande à recevoir le prix Nobel (1902), et ce pour sa « Römische Geschichte » (*Histoire de Rome*).

Karl Müllenhoff édita en 1845. Deux ans plus tôt avait paru le « *Liederbuch dreier Freunde* » (*Livre des Chants de trois amis*), qui regroupait plus de 120 poèmes des frères Mommsen et de Storm.

En 1842, il acheva ses études avec succès et retourna à Husum, où il devint avocat, comme son père. Contrairement à la plupart des écrivains de son temps, il possédait ainsi un métier susceptible de l'installer solidement dans la réalité bourgeoise<sup>2</sup>. Au mois de septembre 1846, il épousa sa cousine Constanze, la fille aînée d'un certain Esmarsch, le maire de la commune de Segenberg. Un an après, il conçut une vive passion pour Dorothea Jensen (19 ans), que tout le monde appelait « Do ». Constanze alla jusqu'à proposer un ménage à trois, mais la jeune fille refusa et quitta Husum. Ce n'est qu'après le décès de Constanze (1865), morte en mettant au monde son septième enfant, Gertrud, que Storm put épouser sa « Do » (1866).

\*

Fin 1848, en pleine révolution, naquit son premier fils, Hans. La même année, il avait souscrit à une protestation des citoyens de Husum adressée au commissaire danois du Schleswig-Holstein. Pendant la guerre qui opposa le Danemark au « *Deutscher Bund* » (*Fédération allemande*), il préféra fermer son bureau d'avocat pour ne pas devoir traiter avec les autorités danoises. Celles-ci exigèrent alors de lui une déclaration de loyauté. Pour toute réponse, Storm rejoignit le mouvement populaire qui entendait faire du Schleswig-Holstein un pays indépendant à la fois du Danemark et de la Prusse. En guise de représailles, le gouvernement danois lui retira son privilège d'avocat. Dès lors, Storm exerça son métier à Potsdam, une ville qu'il prit assez vite en grippe. Outre Hans,

---

2 H. Plard, *Histoire de la littérature allemande* (sous la direction de F. Mossé), Aubier, Paris, 1995, p. 752.

il avait à présent deux autres fils, Ernst (1851) et Karl (1853) et était assesseur sans appointements... Heureusement, son père lui apporta l'aide financière sans laquelle il ne se serait sans doute jamais tiré d'affaire. Il ne fut nommé qu'à l'été 1856. Ces difficultés quotidiennes mirent un frein à sa production poétique : l'exil à Potsdam ne vit éclore qu'un faible nombre de poèmes et trois petits contes<sup>3</sup>. Sa nomination à Heiligenstadt améliora considérablement sa situation matérielle, et il trouva plus de temps pour ses activités littéraires, surtout dans le domaine de la nouvelle. Sa famille s'agrandit avec les naissances rapprochées de quatre filles, Lisbeth (1855), Lucie (1860), Elsabe (1863) et Gertrud (1865).

Entre temps, les tensions politiques s'étaient chaque jour aggravées au Slesvig-Holstein. Une âpre guerre de succession avait d'abord éclaté après le décès de Frédéric VII du Danemark (1863), un prince allemand, Friedrich von Augustenburg, s'étant opposé à Christian IX, le nouveau roi du Danemark. Le « Deutsche Bund » fut aussitôt appelé à l'aide et des troupes aussi bien hanovriennes que saxonnes envahirent le Holstein. Storm se mêla aux événements politico-militaires en envoyant à la revue « Die Gartenlaube » (*La Tonnelle*) un poème intitulé « Gräber in Schleswig » (*Tombes au Slesvig*), qu'il avait conçu comme un appel au mouvement populaire du Slesvig-Holstein. Peu avant le début de la guerre, le gouverneur danois fut destitué à Husum par une assemblée spontanée des citoyens de la cité et Storm fut proclamé à sa place (février 1864). Il introduisit alors sa démission auprès de l'administration prussienne, qui la lui refusa. Néanmoins, il persista dans son désir d'émancipation et jura fidélité en tant que

---

3 H. Vinçon, *Theodor Storm*, J.B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, Stuttgart, 1973, p. 42. Toutes les traductions effectuées pour cette introduction à partir de sources allemandes sont dues à ma modeste plume. Il en va de même pour les simples notes de traduction, présentes sous le texte de la nouvelle de Storm traduite en français.

gouverneur du Holstein (17 mars 1864). En juin de la même année, le Danemark déposa les armes, cédant toutes ses prétentions sur le Sleswig-Holstein aussi bien à la Prusse qu'à l'Autriche.

Cependant, Storm éprouva une amère déception en constatant que la libération de son pays ne se déroulait pas comme prévu. Le mouvement populaire avait en effet été neutralisé par les armées prussiennes et autrichiennes qui, mandatées par le « Deutsche Bund », avaient envahi le Sleswig-Holstein. La politique annexionniste de la Prusse se révéla peu à peu : le Holstein revint d'abord à l'Autriche et le Sleswig à la Prusse. En 1865, le gouverneur et général prussien Edwin von Manteuffel accusa son homologue autrichien d'exciter le Holstein contre la Prusse. Peu après, des troupes prussiennes envahirent le Holstein pour préserver les droits de la Prusse. Leur victoire scella la dépendance politique du Sleswig-Holstein ainsi que celle, administrative, de Storm à l'égard de la Prusse<sup>4</sup>.

Sous le régime des Junker prussiens, une sorte de césarisme se mit à régner dans le Sleswig-Holstein. Storm comprit très vite l'inanité de toute résistance : il abandonna sa fonction de gouverneur et se retira à Husum, où il cultiva ses relations familiales et goûta au commerce de ses amis, souvent des écrivains tels Tourgueniev, Keller, Mörike, etc. Son remariage avec « Do » lui avait donné un huitième enfant, Friederike, née en 1868. Deux ans auparavant, le destin du Sleswig-Holstein s'était décidé, lorsque le 3 juillet 1866, les troupes prussiennes eurent écrasé à Königgrätz (Sadowa) les armées autrichiennes. Début 1867, les deux anciens duchés danois se trouvaient incorporés comme nouvelle province dans l'État prussien. Storm se déchaîna, parlant de cette « freche Junkerherrschaft » (insolente domination des Junker), de la « Bismarkische Räuberpolitik » (Politique de brigands à la Bismarck) et du « System der brutalen

---

4 Ibidem, pp. 44 et suivantes.

Machtherrschaft » (Système de l'hégémonie de la force brutale). En août 1867, il ajoutait, sur un ton quasi prophétique : « La barbarie incroyablement naïve de ces gens [les Prussiens] creuse profondément le sillon de la haine dans le front des habitants du Sleswig-Holstein. Ce n'est pas de cette façon que l'on unira l'Allemagne. »<sup>5</sup>

Résigné, Storm se retira de la vie active en automne 1879 : il demanda sa préretraite, laquelle lui fut accordée le 1<sup>er</sup> mai 1880. Il avait alors 63 ans. Il quitta Husum pour s'installer dans son « Altersvilla » (Villa de la vieillesse) de Hademarschen (Holstein). Depuis 1866, il souffrait d'une pénible maladie. Au début de l'année 1887, les médecins diagnostiquèrent un cancer de l'estomac. Malgré les souffrances, il parvint à achever sa plus longue nouvelle, qui est aussi son chef-d'œuvre absolu : « Der Schimmelreiter » (*L'Homme au Cheval blanc*). Il décéda le 4 juillet 1888 à l'âge de 70 ans. Le 7 juillet, il fut enterré au cimetière Sankt-Jürgen de Husum ; son cercueil fut suivi par une immense foule. Mais aucun prêtre n'était présent, comme il l'avait expressément souhaité.

\*

En 1882, Storm avait déclaré à l'un de ses amis, le célèbre germaniste Erich Schmidt, que son « art de la nouvelle était issu de [son] lyrisme ». Et de fait, sa nouvelle la plus célèbre de son vivant, « Immensee » (1849/50), rappelle beaucoup ses débuts poétiques. Les autres, écrites à la même époque, peuvent être qualifiées de « romantiques » en ce sens qu'elles valent moins par l'intrigue que par l'évocation des états d'âme, des amours manquées et des vies frustrées, acceptées sans révolte et sans violence<sup>6</sup>.

---

5 P. Goldhammer, *Einleitung zu Storms Werken in zwei Bänden*, Aufbau, Berlin/Weimar, 1969, pp. XXI-XXII.

6 H. Plard, o.c., p. 753.

Conformément au goût du temps, qui excluait toute peinture exagérée ou choquante des conflits inévitables et non évités<sup>7</sup>, Storm participe alors à la première phase du « Bürgerlicher Realismus » (*Réalisme bourgeois*), aussi appelé « programmatique » : le ton de la résignation est typique de ses premières nouvelles, comme de celles de ses contemporains : l'échec de la Révolution de 1848/1849 y est bien sûr pour beaucoup.

Après 1864, sa production se tarit, pour ne reprendre qu'une dizaine d'années plus tard. Il renonce alors presque entièrement à la poésie et ses nouvelles répondent à un art nouveau, celui de la seconde phase du « Bürgerlicher Realismus », plus dur, plus cru, plus violent et plus pessimiste, bref plus « réaliste » que le premier. Elles n'annoncent pas encore pour autant les audaces, voire les outrances du naturalisme d'un Gerhart Hauptmann (1862-1946), le futur « Zola allemand ». Mais après quelque dix années passées en Prusse, Storm sait que la littérature doit être davantage que le simple enregistrement d'ambiances et d'états d'âmes, qu'il appelle tout simplement des « Situationen »<sup>8</sup>. Ses personnages se sont enracinés, individualisés. Ils ne sont plus passifs, mais secoués d'appétits et de haines. Ils luttent contre un destin qu'eux-mêmes aggravent de tout le poids de leurs passions. Au lieu des fins résignées d'autrefois, les nouvelles s'achèvent

---

7 J. Bark, *Geschichte der deutschen Literatur*, Vol. 3, Klett, Stuttgart, 1984, p. 113. L'auteur cite sur cette même page une intéressante réflexion d'un critique contemporain du « réalisme programmatique », W.H. Riehl : « Une nouvelle qui nous sépare de Dieu et du monde, au lieu de nous réconcilier avec eux au plus profond de nous, est déjà pour cette seule raison fautive sur le plan esthétique, mais elle n'en demeure pas moins une nouvelle que nous devons dissimuler sous le coussin de notre canapé, lorsque nous nous trouvons surpris en pleine lecture par notre femme ou notre fille. »

8 P. Goldhammer, o.c., p. XIV.

maintenant en tragédies<sup>9</sup>. La structure dramatique remplace peu à peu la confession lyrique, de sorte que Storm pourra bientôt affirmer à son ami Gottfried Keller que sa passion pour la nouvelle avait complètement « avalé son lyrisme ». C'est ainsi que ses meilleures œuvres en ce domaine furent presque toutes écrites dans ses dernières années, exactement à partir de 1873. Les principales sont *Viola Tricolor* (1873), *Aquis submersus* (1875/76), *Carsten Curator* (1877), *Renate* (1877/78), *Eekenhof* (1879), *Hans und Heinz Kirch* (1881/82), *Ein Doppelgänger* (1886) et *Der Schimmelreiter* (1888). Jusqu'à présent, seules quelques-unes ont été traduites en français. Outre *Immensee*, on trouvera dans la collection bilingue Aubier/Montaigne les traductions de *Renate*, d'*Eekenhof*, de *Hans und Heinz Kirch* et du *Schimmelreiter*.

Son adieu à la « nouvelle lyrique » devait l'amener à formuler d'autres considérations théoriques sur l'essence de la nouvelle. Il conçoit dorénavant celle-ci comme une « création poétique parallèle au drame, exigeant qu'elle ait une forme fermée et un conflit à partir duquel tout s'organise. »<sup>10</sup> Cette conception n'est certes pas étrangère à la célèbre définition de Goethe, selon laquelle la nouvelle se doit de narrer une « einmalige, sich ereignete, unerhörte Begebenheit », c'est-à-dire « un événement inouï, unique et véritable ». Aussi n'est-il pas étonnant que, dans les années 1870, Storm se soit intéressé aux chroniques historiques, un genre dont procède entre autres la nouvelle traduite ci-dessous et intitulée « Die Söhne des Senators » (*Les Fils du Sénateur*).

## Ceux d'en face

La nouvelle, parue en 1860 et intitulée *Drüben auf dem Markt*, c'est-à-dire *Là-bas, de l'autre Côté, sur le Marché*

<sup>9</sup> H. Plard, o.c., p. 753.

<sup>10</sup> H. Vinçon, o.c., p. 53.

dans le texte allemand original a reçu dans ma traduction française le titre de *Ceux d'en face*. Car il s'agit bel et bien ici d'une confrontation entre deux manières de vivre, au sein de la même classe sociale, à la différence de ce qui est présenté dans *Laure*, où l'héroïne est issue d'un milieu ouvrier, puisque son père était tailleur. Laure veut quitter son milieu pour se hisser à celui de la classe immédiatement supérieure, la petite bourgeoisie. Ses efforts ne déboucheront sur rien, sinon sur une tragédie.

Rien de tout cela dans *Ceux d'en face* : le docteur Christophe fait déjà partie de la bonne société, par son métier de médecin et ses multiples connaissances, sauf que son extérieur est très (trop) négligé. En outre, il n'est pas beau, a les mains petites et potelées, et il se moque des conventions sociales trop rigides. Son père n'avait-il pas été tailleur ? Le naturel revient donc au galop : au lieu d'accepter les convenances de sa classe, comme le fait au contraire son ami le secrétaire, il préfère la fréquentation des gens simples, ceux du port, où il est toujours le bienvenu. En revanche, chez « ceux d'en face », il n'est appelé que lorsque l'autre médecin, le médecin régional, est occupé ailleurs.

Pourtant, au début, il ne se doute de rien, il croit que tout le monde est beau, bon et gentil. Surtout Sophie, la fille du maire, qui est en effet non seulement mignonne mais aussi serviable et altruiste. Quelques mots, une attitude bienveillante de sa part, et voilà le docteur Christophe amoureux. Sans réfléchir davantage, il s'imagine un monde, qu'il crée d'ailleurs de toutes pièces en aménageant la chambre et le salon où il vivrait bientôt avec sa Dulcinée, mais cet autre Don Quichotte enfermé dans un monde idéal, ce *reiner Tor* (ou *Pur Fou*), ce Parcival à la quête du Graal, retombera bien vite dans la triste réalité : « ceux d'en face » ne veulent pas de lui, Sophie le repousse, et ses visites à l'imposante maison à pignons, source et signe du pouvoir bourgeois, se

limiteront dorénavant au domaine strictement médical. Jusqu'à ce qu'il décide d'espacer également ces dernières...

Storm a pratiqué ici un étonnant changement des perspectives qui lui a permis, d'une part, de démasquer l'hypocrisie de la société du beau monde, et d'autre part d'éviter de tomber dans le piège du sentimentalisme. En effet, vu par les gens de la haute, Christophe paraît pour le moins ridicule, tant du point de vue physique que du moins de vue comportemental. Si seul ce dernier avait prévalu, nous aurions eu affaire à une « humoresque ». Mais il y a aussi le regard de Christophe, très critique envers ceux qu'il fréquente et qui l'emploient. Dès lors, ce qui aurait pu devenir une « nouvelle de la résignation » (= *Entsagungs- oder Resignationsnovelle*) se dévoile plutôt comme une satire sociale<sup>11</sup>.

### Mon Cousin Christian

Comme Christoph dans *Ceux d'en face*, Christian se présente dans la nouvelle intitulée *Beim Vetter Christian* (1873) et traduite ici par *Mon Cousin Christian* comme un *reiner Tor*, mais cette fois-ci élevé au niveau de la caricature. Ce héros (mais est-ce vraiment un héros ?) se conduit d'une façon essentiellement passive et fait preuve d'une naïveté désarmante. Nouveau Fortunatus, le hasard fait son bonheur sans qu'il y comprenne quoi que ce soit. Malgré les intrigues de sa bonne, une vraie mégère qui entend empêcher son protégé d'épouser la petite Julie, d'un milieu bien inférieur (quel scandale !), celle-ci finira par l'emporter grâce à sa douceur, à son dévouement et à son sens inné de la société. De toute façon, le lecteur n'a jamais la moindre raison de s'inquiéter, le ton étant soit celui de l'humoresque, soit celui de l'idylle, avec quelques notes de critique sociale, bien entendu. Sinon Storm ne serait pas Storm.

---

<sup>11</sup> I. Schuster, in : *Theodor Storm. Die zeitkritische Dimension seiner Novellen*, Bouvier Verlag, Bonn, 1971, p. 92.

Par ailleurs, l'auteur ne se prive pas de faire entrer le merveilleux par la petite porte afin de préparer l'heureux dénouement : « Toute joyeuse, elle descendit la rue du Marché pour se diriger vers la maison du cousin, qui était devenue son foyer. Ce faisant, elle ne remarqua nullement qu'un petit ange gardien aux ailes blanches l'accompagnait tout au long du chemin et volait au-dessus de sa tête en souriant comme elle l'avait fait précédemment. » Impossible désormais de ne pas croire en une issue heureuse ! Et, de fait, elle le sera. Mais les dernières lignes de la nouvelle apportent une sorte de petit bémol à ce *happy end* si idyllique. En effet, s'il est dit au tout début que, à vingt ans, le cousin Christian avait déjà, incontestablement, ses beaux yeux bleus, mais que ceux-ci laissaient les jeunes filles complètement indifférentes, c'est parce que « l'électricité de ces yeux était encore contenue », vu qu'il vivait encore isolé de la réalité, sous la fêrule de sa mère et celle de son dragon domestique. Cependant, une fois marié avec la jeune Julie, le comportement de Christian change du tout au tout, comme si les potentialités du héros, évoquées au début de la nouvelle, allaient brusquement se réaliser. C'est pourquoi le narrateur se sent obligé d'ajouter lui-même qu'il doit soutenir Julie « contre son mari pour empêcher que celui-ci ne se fasse élire, en plus de tout ce qu'il fait déjà, à la banque coopérative. Le cousin lui semble devenir vraiment trop actif. À présent, il est partout à la fois... » Jusqu'où évoluera ce nouveau cousin, soudain si actif, aux yeux bleus et électriques ? Mais ceci serait une autre histoire !

### Les Fils du Sénateur

Comme la fin est en quelque sorte dévoilée dans ce commentaire des « Söhne des Senators », le lecteur épris de suspense ferait bien mieux de lire ces quelques mots *après* avoir lu l'oeuvre jusqu'au bout...

Cette nouvelle déjà tardive de Theodor Storm fut conçue entre fin 1879 et juin 1880. Elle parut en octobre 1880 dans la « Deutsche Rundschau », c'est-à-dire en feuilleton ou prépublication, comme il en allait souvent à l'époque pour ce genre littéraire très prisé<sup>12</sup>. Elle s'inscrit dans la longue lignée des « Chroniknovellen » (ou *nouvelles historiques*) que Storm avait initiée dès 1875/76 avec « Aquis submersus ». Elle annonce aussi, en quelque sorte, l'un de ses chefs-d'œuvre en la matière, à savoir « Zur Chronik von Grieshuus » (1884). En effet, ici aussi le motif principal est celui de la rivalité fraternelle, traité il est vrai d'une façon bien plus tragique que dans « Die Söhne des Senators », puisque la rivalité fraternelle y dégénère en fratricide, un crime qui entraîne une malédiction héréditaire pesant sur la génération suivante et entraînant la chute d'une famille de vieille souche.

Storm avait trouvé sa source dans une vieille chronique relative aux Woldsen, ses ancêtres maternels. Cependant, il en enjoliva la fin par la réconciliation entre les frères, alors que dans le texte original ceux-ci continuèrent à se disputer toute leur vie à cause du fameux jardin. D'une manière plus générale, Storm avait aussi choisi de traiter un motif littéraire, celui des frères ennemis, très en vogue depuis le *Sturm und Drang* jusqu'au *Biedermeier* en passant par le *Classicisme* de Weimar. Mais à la différence d'auteurs tels que Friedrich Maler Müller, Maximilian Klinger, Johan Anton von Leisewitz, Friedrich Schiller ou Franz Grillparzer<sup>13</sup>, il prit le

---

12 J. Bark, o.c., p. 112.

13 A. Préaux, *Le motif des frères ennemis*, in : *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1977, 3-4, pp. 443-448 ; idem, *Le motif des frères ennemis chez Friedrich Schiller*, in : *Études Germaniques*, janv. - mars, 141, 1, 1981, pp. 15-21 ; idem, *La réhabilitation de Caïn à l'époque du Sturm und Drang*, in : *Revue des Lettres et de Traduction*, 8, Kaslik, Liban, 2002, pp. 29-45 ; idem, *Franz Grillparzer – Dramaturge des Habsbourg* in : *Revue des Lettres et de Traduction*, 9, Kaslik, Liban, 2003, pp. 109-124. ; idem, *Du Mythe à la Littérature – Aspects de la rivalité fraternelle*, in [*Idioma – Langues et Cultures*] –

parti d'atténuer considérablement le côté tragique de la rivalité fraternelle, en présentant, à l'instar de Wolfgang von Goethe<sup>14</sup>, un « happy end » bien dans le ton du réalisme programmatique qu'il avait pourtant « dépassé » depuis de très nombreuses années. Dans une autre nouvelle, à peu près contemporaine des « Söhne des Senators », « Hans und Heinz Kirch » (1883), il allait traiter beaucoup plus âprement et plus dramatiquement le motif de la rivalité entre père et fils.

La fin harmonieuse est préparée par un leitmotiv<sup>15</sup>, celui de l'expression bas-allemande que crie le perroquet : « Komm röwer ! » - assez mystérieuse, car personne (ou presque) ne sait vraiment ce qu'elle signifie. L'hypothèse la plus vraisemblable est celle formulée en haut-allemand, de « Komm rüber ! », soit « Viens de ce côté-ci ! » ou « Franchis le pas ! ». Ce que fait finalement le cadet en rasant le mur qu'il avait édifié et en sautant par-dessus, si lestement que sa belle-sœur s'en émeut. Le geste a une portée symbolique, comme le rapporte le cadet en personne, puisqu'en sautant par-dessus la marque (infâme) de séparation, il se réconcilie avec son aîné. Le leitmotiv réapparaît tout au long de la nouvelle. Il va même la clôturer, lorsque le cadet, un homme jusque-là craint par tous les enfants de la bourgade, permet à ces derniers de franchir la haie qui les sépare des délicieuses groseilles, fruits jusqu'alors défendus.

---

*Italianissime – Mélanges offerts à Michel Bastiaensen*, Presses Ferrer, 2004, pp. 221-231 ; idem, *La Braut von Messina de Friedrich Schiller ou La version « classique » du motif des frères ennemis*, in *Revue des Lettres et de Traduction*, 11, Kaslik, Liban (à paraître).

14 Idem, *Le motif de la rivalité fraternelle dans l'œuvre de Goethe*, in : *Revue des Lettres et de Traduction*, 9, Kaslik, Liban, 2004, pp. 39-56.

15 I. Schuster, *Theodor Storm – Die zeitkritische Dimension seiner Novellen*, Bouvier, Bonn, 1971, p. 109. Le leitmotiv, en fait le véritable centre de cette nouvelle pleine d'humour, est constitué par le cri du vieux perroquet (« Komm röwer ! »), qui appelle ainsi chacun (en l'occurrence surtout le frère cadet) à dépasser les limites et les obstacles empêchant toute réconciliation.

C'est ainsi que le récit, en réalité plein d'humour et de bonhomie, se termine sur une note optimiste, mais – diront certains – peu « réaliste ». Encore faut-il définir ce qu'on entend par « réalisme »...

## Laure

Comme la fin est en quelque sorte dévoilée dans ce commentaire de « Laure », le lecteur épris de suspense ferait mieux de lire ces quelques mots après avoir lu l'œuvre jusqu'au bout. Cette nouvelle, dont le titre allemand est « Auf der Universität » (*À l'Université*) appartient à la période où Storm habitait la petite ville de Heiligenstadt. Elle fut rédigée entre mars et juin 1862 et parut l'année suivante sous forme de livre, assortie d'une dédicace adressée à l'ami Eduard Mörike. Si je n'ai pas traduit le titre littéralement, c'est que l'intérêt central de la nouvelle ne me paraissait pas tant tourner autour de l'université (qui fournit il est vrai le titre du cinquième chapitre sur les huit que compte la nouvelle) que de l'héroïne elle-même, la ravissante et mystérieuse Laure, dont le prénom apparaît d'emblée, comme titre du premier chapitre.

Storm a trouvé son inspiration dans un événement véridique qui l'a apparemment très impressionné. Dans une lettre à son ami Fontane, un autre écrivain à succès de cette fin du dix-neuvième siècle allemand, il écrivit notamment ceci : « La motivation extérieure m'a été donnée par le souvenir d'une fille de tailleur qui – alors que j'étudiais encore à Kiel – s'est jetée dans les bras des étudiants par dépit de se croire abandonnée de son bien-aimé, un jeune homme parti en voyage. Lorsque ce dernier revint, il était trop tard. »<sup>16</sup>

À Heiligenstadt, Storm se détache peu à peu du ton lyrique de ses nouvelles antérieures pour intégrer de plus en plus des

---

16 Cité par P. Goldammer, in : *Storms Werke in zwei Bänden*, Aufbau-Verlag, Berlin/Weimar, 1969, p. 374 (Traduction proposée).

éléments épiques au sein de la structure classique de la « nouvelle de situation ». L'époque de ses premiers chefs-d'œuvre, dont la nouvelle lyrique *Immensee*, semble désormais révolue. En effet, le mode de narration a changé : tantôt le narrateur s'implique fortement dans l'action – n'est-il pas amoureux de Laure ? – tantôt il s'efforce de garder une certaine distance par rapport aux événements, en conduisant même une enquête sur la vie qu'a menée Laure depuis qu'il s'est rendu à l'université. Son rôle s'apparente alors à celui d'un détective<sup>17</sup>. En outre, les fondements sociaux du conflit sont bien mieux dévoilés et décrits qu'auparavant : la nouvelle traite du rapport entre la moyenne, voire la nouvelle bourgeoisie, celle des parvenus et nouveaux riches (auxquels appartiennent nombre d'étudiants) et les « petites gens », les tailleurs, les cabaretiers, les menuisiers, etc.

Le drame de Laure est dû à son désir de changer de classe sociale et de se hisser au rang de la moyenne bourgeoisie. La jeune fille possède certes de nombreux arguments, dont sa surprenante beauté et ses magnifiques cheveux noirs ne sont pas les moindres. Mais ce qui fascine en elle, c'est d'abord et surtout son regard. N'est-elle pas la fille de monsieur et madame Beauregard<sup>18</sup>, au nom si symbolique et qui revient sans cesse dans la nouvelle ? Le seul substantif de « regard » (« Blick » en allemand) ainsi que les diverses formes conjuguées du verbe « regarder » (« blicken ») nous amènent à repérer un total de quelque soixante occurrences. Si l'on ajoute à cette somme déjà astronomique pour une nouvelle en vérité assez brève les verbes apparentés tels que « observer », « voir », « apercevoir », etc., on constatera une nette prédilection pour la perception visuelle. Ce « regard » envoûtant de mademoiselle Laure (ou Léonore) Beauregard représente une arme pour celle qui le possède et parvient à s'en servir. Ainsi l'un

---

17 H. Vinçon, *Theodor Storm*, Metzler, Stuttgart, 1972, p. 47.

18 Ce nom de famille reviendra (père, mère surtout et fille aussi) quelque vingt-cinq fois.

des deux étudiants qui évoque la jeune fille, certes conquise entre temps par le rugrave, trouve-t-il pour qualifier la fascination qu'exerce sur chacun ce fameux regard, des mots qui apparentent Laure à une charmante diablesse. L'allusion se trouve au milieu du chapitre six : « C'est une couturière, Louis ! répondit l'autre en riant. Mais lorsqu'elle te dévisage si froidement de ses yeux noirs... ! Elle est damnée de la tête aux pieds... ! »

Mais la force d'envoûtement du regard de mademoiselle Beauregard connaît des limites, surtout quand celle-ci se heurte à la puissance du rugrave, incarnation parfaite de la classe sociale à laquelle Laure aspire tant de faire partie. C'est du moins ce qu'il ressort de l'extrait suivant, situé à la fin du septième chapitre : « La musique reprit. Mais le rugrave ne se leva pas pour aller chercher sa cavalière. Il leva la main d'un air indifférent et lui fit signe des doigts. Je la vis lui adresser un regard furibond et se cacher les yeux dans sa main appuyée sur la table, mais elle ne se leva pas. Le rugrave fronça les sourcils et, au bout d'un moment, il se leva d'un bond, traversa la salle et alla se planter en face d'elle. Comme elle s'obstinait à ne pas lever les yeux, il lui passa le bras autour du cou et la souleva rapidement de sa chaise. Puis il lui débita – semble-t-il – quelques mots véhéments. Mais je me trouvais quant à moi trop loin pour comprendre quoi que ce fût. Enfin, il se rendit avec elle à la tête des autres et ouvrit la danse. Elle était devenue une jeune femme parfaitement développée, même si elle ne lui arrivait qu'à la poitrine. Je les observai de très longues minutes. Elle avait relevé tête et nuque et le regardait ainsi d'en dessous, comme portée par le bras de son cavalier, n'effleurant le sol que du bout des orteils. Il se penchait sur elle, les yeux immobiles comme ceux d'un jeune oiseau de proie, fixant son visage qu'elle lui tendait en fermant les paupières. »

\*

Cette nouvelle se présente pour ainsi dire comme un pendant négatif à celle que Storm avait publiée en 1860, soit deux ans auparavant, sous le titre de « Drüben, auf dem Markt » (*De l'autre Côté, sur la Place du Marché*). En effet, comme le docteur Christophe, Laure se trouve confrontée à une société bourgeoise sûre d'elle-même, qui se rend coupable de la non-intégration des protagonistes. Les deux œuvres ne se répètent heureusement pas tout à fait : ainsi, à la différence du docteur Christophe, Laure reconnaît bien vite les racines de l'exclusion. La société bourgeoise (spécialement celle des jeunes femmes de la classe moyenne, les jeunes parvenues) lui apprend avec une rare cruauté sa non-appartenance à ce club très fermé. Mais, contrairement au brave et niais docteur Christophe, Laure est assez fine pour évaluer correctement la situation : elle sait bien qu'elle n'a rien à attendre de Philippe, le narrateur, un jeune bourgeois aussi bon que brave, ni de qui que ce soit de provenance bourgeoise. Et elle ne se gêne pas de le faire savoir à Philippe – qu'elle aime pourtant. Quand, lors du bal de clôture, elle voit d'autres jeunes bourgeois se moquer de son père, elle n'hésite pas à prendre le parti de l'auteur de ses jours et, sans qu'on puisse la retenir, elle quitte la salle dans un éclat.

Mais ni son intelligence, ni sa sensibilité ne préserveront Laure de succomber aux attraits du bonheur que lui fait faussement miroiter la vie bourgeoise. Les leçons de danse, comme le remarque à plusieurs reprises un Christophe (celui de cette nouvelle-ci) plus sensible et plus fin qu'on ne l'aurait cru, ont littéralement pourri la jeune fille. Malgré les humiliations qu'elle a dû endurer à ces occasions, elle a pris goût aux charmes de la vie bourgeoise. La charmeuse a été ensorcelée : une nouvelle version, en quelque sorte, de l'arroseur arrosé !

La mort de ses parents et le départ de Christophe pour une ville universitaire déclenchent la crise existentielle : les attraits et les dangers que représente à ses yeux la « bonne » société

brouillent de plus en plus les pistes, de sorte que Laure finit par se trouver « désorientée » au sens étymologique du terme, c'est-à-dire « ayant perdu toute orientation »<sup>19</sup>. Même si ses fiançailles avec Christophe semblent pouvoir la sauver, le bonheur ne s'est pas rangé de son côté : son fiancé, absent, est accusé d'infidélité, mais à tort. Cependant, Laure croit en ces rumeurs non fondées. Aussi cède-t-elle aux sirènes de la tentation et se donne-t-elle au rugrave, le représentant de l'ancienne noblesse, non seulement dure et cruelle, mais aussi complice de la moyenne bourgeoisie, jeune et perfide, avide de pouvoir et de reconnaissance sociale. Laure devient ainsi l'amante de ce moderne suppôt du diable et se coupe de ses racines, de Christophe, avec qui elle aurait pu mener une vie modeste, mais heureuse. Quand la lettre de son fiancé lui parvient, il est trop tard. Il ne lui reste plus qu'à se suicider.

Dans sa missive de Pâques 1865, Theodor Storm écrivait à son ami Brinkmann : « [Laure se rend compte] que seule l'eau sombre du Styx peut lui venir à l'aide. »<sup>20</sup>

---

19 Littéralement : « ayant perdu l'Orient ». Nous dirions aujourd'hui « ayant perdu le Nord »... Le tout reste finalement une question de repérage...

20 Cité par I. Schuster, in : *Theodor Storm. Die zeitkritische Dimension seiner Novellen*, Bouvier Verlag, Bonn, 1971, p. 92 (Traduction proposée).